

De *Facetia* a *curteisie* : Wace traducteur de Geoffroy de Monmouth

« Ki vult oïr e vult saveir
De rei en rei e d'eir en eir
Ki cil furent e dunt il vindrent
Ki Engleterre primes tindrent,
Quels reis i ad en ordre eū
Ki anceis e ki puis i fu,
Maistre Wace l'ad translaté
Ki en conte la vérité »¹

Ces vers ouvrent le *Roman de Brut* rédigé par Wace en 1155 ; ils précisent d'emblée la forme et le sujet de l'ouvrage : une traduction de l'histoire des premiers rois bretons. Le texte original qui sert de base à l'adaptation en français est une œuvre latine, l'*Historia Regum Britanniae*, écrite une vingtaine d'années auparavant par Geoffroy de Monmouth². Du point de vue de l'histoire littéraire, l'*Historia* et le *Brut* illustrent un aspect important du bouleversement culturel que connaît la société féodale du XII^e siècle, avec l'apparition d'une littérature en langue bilingue. Face à la littérature en latin, la langue des clercs et de la culture savante, surgit une littérature en langue vernaculaire. L'objectif

1 — Wace, *Le Roman de Brut*, ed. I. Arnold, Paris, SATF, 1938 1940, t. 1, p. 5, v. 1 à 8.

2 — Geoffroy de Monmouth, *Historia Regum Britanniae*, édition de Neil Wright, D.S. Brewer, Cambridge, 1985.

de Wace, lorsqu'il écrit le *Roman de Brut* est d'abord de présenter à la cour, aux seigneurs et aux dames qui ne comprennent pas le latin, une rédaction agréable et accessible de l'œuvre de Geoffroy. Il entreprend alors de traduire en couplets d'octosyllabes le texte latin en prose.

La démarche du traducteur médiéval est toutefois bien loin de répondre aux critères modernes de la traduction. Rechercher — selon la définition du verbe traduire l'équivalence sémantique et expressive entre deux énoncés n'est pas le but essentiel de Wace. Pour lui, « translater » est synonyme d'adapter et il s'autorise une traduction interprétation dans laquelle il procède à une recréation du texte de référence ou, selon les termes de Jakobson, à une « transposition créatrice ».

Nous nous proposons d'analyser la méthode de Wace traducteur à partir d'un motif précis : la courtoisie. Le *Roman de Brut* est en effet à l'origine du développement de la thématique courtoise dans la littérature d'oïl. Or si Geoffroy de Monmouth esquisse déjà en latin quelques traits de l'idéal courtois, c'est Wace qui, dans sa traduction, lui donne forme et l'explicite. Nous montrerons comment, en nous intéressant principalement à la partie arthurienne de l'*Historia* et du *Brut*, puisque c'est à la cour du grand roi breton Arthur que va s'épanouir la courtoisie. L'étude s'orientera autour de trois axes qui pourraient définir trois approches de la traduction : le relevé sémantique, le procédé d'amplification et la pratique de l'écart.

Du latin au français : relève sémantique

Lorsqu'il décrit Arthur et sa cour, Geoffroy de Monmouth s'attarde peu ; il s'attache surtout à la représentation active d'un roi guerrier et conquérant. Seuls quelques traits ébauchent un portrait exemplaire du souverain, autour de trois mots-clefs : le doublet *largitas-largitio* qui renvoie à la générosité, à la libéralité ; *probitas* qui désigne la prouesse ou le sens de l'honneur et enfin *facetia* qui traduit la distinction, l'élégance ou la finesse dans les manières³. Associées à plusieurs reprises dans des formules lau-

3 — Voir les définitions des dictionnaires Du Cange, *Glossarium mediae et infimae latinitatis*, 1938 et Niermeyer, *Mediae latinitatis lexicon minus*, 1976.

datives : « cui naturalis inest largitio cum probitate... », « tantam facetiam in domo sua habere... »⁴, ces qualités annoncent l'image courtoise, plus statique, du souverain idéal. C'est précisément cette image que Wace va développer en traduisant le texte de Geoffroy. Le passage du latin au français est pour lui l'occasion d'introduire plusieurs termes fondateurs de l'idéologie courtoise. Sous sa plume, *facetia facetus* deviennent « curtesie-curteis », *largitio-largitas* aboutissent à la « largesce ». Et plus qu'une simple équivalence sémantique, la traduction va enrichir les mots d'un sens nouveau.

En effet, comme le souligne Paul Zumthor, les mots « corteis », « cortésie » désignent au XII^e siècle un fait spécifique de civilisation⁵. L'adjectif « cortois » attesté pour la première fois en 1080 dans la *Chanson de Roland*, où il est associé à « preux », caractérise d'abord une valeur sociale et morale. Puis, avec la modification des structures et des mentalités féodales, l'évolution du terme va être rapide et vers 1150, le dérivé « cortoisie » apparaît dans le vocabulaire. Il correspond à l'instauration d'une nouvelle « morale », celle du chevalier dans ses relations avec la cour et avec la femme. La courtoisie renvoie alors à la conduite idéale de l'individu élevé à la cour et à un certain art d'aimer. Un relevé des occurrences des termes « cortois », « cortoisement », « cortoisie » dans le *Roman de Brut* témoigne de cette double acception : « cortois » y qualifie le roi ou le chevalier arthurien et il y qualifie aussi la dame⁶.

Wace, qui rédige son ouvrage en 1155, est donc l'un des premiers à utiliser ce vocabulaire courtois. Lorsqu'il traduit *facetia* par « curtesie », le choix est conscient et révélateur du milieu dans lequel il évolue et du public auquel il s'adresse. N'oublions

4 — *Historia Regum Britanniae*, chapitres 143 et 154. Voir aussi, dans les mêmes chapitres, les expressions « in illo probitas largitionem comitabatur... », « fama largitatis ac probitatis illius... ».

5 — Paul Zumthor, *Essai de poétique médiévale*, Paris, Seuil, 1972, p. 466.

6 — Dans sa *Contribution à l'étude du vocabulaire pré-courtois*, (Genève, Droz, 1970), G.S. Burgess analyse les origines du mot « cortois », en montrant comment il devient vers 1150 un mot témoin de « ces années où les tendances courtoises, raffinement des mœurs, importance de l'amour, goût du luxe (...) ont pu se cristalliser » (p. 34). Son étude s'appuie sur les romans antiques, en particulier le *Roman de Thèbes*, le *Roman d'Enéas* et le *Roman de Troie* ; elle ne fait pas mention du *Roman de Brut* qui, à la charnière entre roman antique et roman breton, s'inscrit pourtant parfaitement dans cette perspective.

pas que notre auteur fréquente la brillante cour des Plantagenêt et qu'il a dédié son *Roman de Brut* à Aliénor d'Aquitaine dont la personnalité, rappelle Paul Zumthor, « laissa une forte empreinte sur la société courtoise du temps »⁷. La tentation d'un enrichissement du texte latin est alors très grande et Wace y succombe en usant d'un double procédé. D'une part, il amplifie le texte original et d'autre part, il s'en détache, y ajoute de nouveaux éléments.

Traduction et amplification ou la mise en scène de la société courtoise

Cette mise en scène est avant tout celle du roi Arthur et de sa cour qui deviennent dans le *Brut* LA référence courtoise.

Relisons le portrait d'Arthur. Deux courtes phrases suffisent à Geoffroy de Monmouth pour camper le personnage : « Erat autem Artūrus XV annorum juvenis, inaudite virtutis atque largitatis. In quo tantam gratiam innata bonitas presterat ut a cunctis fere populis amaretur »⁸. Traduisant ce passage, Wace va développer amplement le portrait :

« Jovanciaus estoit de quinze ans,
De son aaige forz et granz.
Les teches Artur vos dirai
Si que de rien n'an mantirai »⁹.

S'ensuivent une vingtaine de vers dans lesquels le poète fait d'Arthur le représentant du monde féodal et courtois, un « chevaliers molt vertueus »¹⁰ qui symbolise le prince idéal ; sa description inclut toutes les caractéristiques qui, selon Erich Köhler¹¹, distinguent le monarque courtois. Arthur est maître de la justice : « Contre orgueilleus fu orgueilleus / Et contre hunble dolz et piteus »¹² et surtout, il incarne l'idéal de largesse qui est le don courtois par excellence. Certes, Geoffroy introduit déjà le

7 — P. Zumthor, *op.cit.*, p. 469.

8 — *Historia Regum Britanniae*, chapitre 143.

9 — *Roman de Brut*, v. 9013-9016.

10 — *Roman de Brut*, v. 9017.

11 — E. Köhler, *L'Aventure chevaleresque*, Paris, Gallimard, 1974, pp. 15 sq.

12 — *Roman de Brut*, v. 9019-9020.

mot *largitas* mais c'est Wace qui souligne avec insistance cette vertu fondamentale. Dans sa présentation du roi, il privilégie le champ sémantique du don : Arthur est « larges donerres, despendanz », modèle de « largesce »¹³ ; plus loin, il montre cette largesse en acte, comme dans ces vers :

« Duna levriers, duna oisels
Duna pelicuns, duna dras
Duna cupes, duna hanas
Duna palies, duna anels
Duna bliaz, duna mantels... »¹⁴

où la répétition du verbe « duner » (31 fois) mime verbalement la libéralité du souverain. Ce passage développe en fait une simple notation de Geoffroy : « ab Arturo largis muneribus ditabatur »¹⁵. En amplifiant le texte-source, Wace oriente donc le portrait du souverain, il le centre tout entier sur la courtoisie. En effet, dans le *Brut*, la générosité, la vaillance et la noblesse du roi vont toujours de pair avec sa courtoisie. L'alliance des termes est à cet égard significative :

« Servir se fist curteisement
et si se tint molt noblement (...)
Toz altres princes sormonta
De curtesie et de noblesce
E de vertu et de largesce »¹⁶.

Cette nouveauté courtoise qui s'affirme dans le *Brut* touche non seulement le roi mais aussi sa cour. Si Geoffroy de Monmouth se contente de noter, au passage, le raffinement des habitants de la Bretagne (« *facetia incolarum* »), avec Wace en revanche, la cour arthurienne devient un centre universel dont le prestige est étroitement lié à l'épanouissement de la courtoisie :

« Par sei, senz altre enseinement
Emprist si grant afaitement
E se cuntint tant noblement
Tant bel e tant curteisement,

13 — *Roman de Brut*, v. 9022 sq.

14 — *Roman de Brut*, v. 10600 sq.

15 — *Historia Regum Britanniae*, chapitre 157.

16 — *Roman de Brut*, v. 9027 sq.

N'esteit parole de curt d'ume,
Neis de l'empereür de Rome »¹⁷.

Les chevaliers d'Arthur sont tous plus « curteis et vaillant » que « chevalier en altres regnes »¹⁸. Et l'on voit apparaître ici l'idée de modèle, de miroir, suggérée à Wace par le mot latin *emulatio*¹⁹. Plusieurs vers du *Brut* précisent cette idée :

« N'esteit pas tenuz pur curteis (...)
Ki a la curt Artur n'alout
E ki od lui ne sujernout
E ki n'en aveit vesteüre
E cunuissance e armeüre
A la guise que cil teneient
Ki a la curt Artur serveient »²⁰.

Le poète signale que l'on vient de partout à la cour arthurienne pour « oïr les curteisies » du roi et il ajoute :

« De buens homes e de richesce
E de plenté e de noblesce
E de curteisie e d'enur
Portout Engleterre la flur
Sur tuz les regnes d'envirun »²¹.

Toutes ces amplifications signent la mise en place littéraire d'une idéologie courtoise dont Wace constatait les différentes manifestations à la cour anglo-normande. Tourné vers un public qui n'est pas celui de Geoffroy de Monmouth, il pose ici les bases d'un idéal courtois — idéal monarchique et social qu'il présente comme référence, comme modèle. Sa traduction adapte et remodèle l'*Historia Regum Britanniae* en exploitant et en développant certaines amorces du texte latin. Parfois aussi, cette traduction s'écarte du modèle original, le temps d'un ajout ou d'une modification toujours significatifs. Nous nous proposons d'étudier

17 — *Roman de Brut*, v. 9735 sq.

18 — *Roman de Brut*, v. 10499 sq.

19 — *Historia Regum Britanniae*, chapitre 154.

20 — *Roman de Brut*, v. 9761 sq. Plus loin, Wace précise que l'on vient de partout à la cour d'Arthur « Tant pur oïr ses curteisies/Tant pur veoir ses mananties/Tant pur cunuistre ses baruns/Tant pur avoir ses riches duns... » v. 9775 sq.

21 — *Roman de Brut*, v. 10493 sq.

quelques-uns de ces écarts en considérant l'image de l'amour et de la femme au sein de cette société arthurienne.

Un écart de traduction : l'apparition de la dame courtoise

La morale courtoise s'applique, de façon particulière, aux relations entre l'homme et la femme. Elle « implique un art d'aimer assez subtil, aux gentillesse parfois raffinées et qui n'excluent pas de grandes passions, tant que celles-ci restent maîtrisées »²². L'amour courtois — expression qu'il convient de réserver à la tradition propre du Nord de la France — participe ainsi de ces nouvelles valeurs qui gouvernent la vie du chevalier à la cour.

De l'*Historia* au *Roman de Brut*, nous voyons s'ébaucher une morale de l'amour courtois dont il est facile de repérer les principaux préceptes. Geoffroy est le premier à poser la « précieuse équation courtoise »²³ entre amour et chevalerie. Au cours de la description des fêtes, il note la présence de spectatrices féminines lors des joutes entre chevaliers : « mulieres in edito murorum aspicientes in furiales amores flammis joci more irritant »²⁴. Le verbe « irritare » suppose une idée de provocation, de stimulation : la dame devient émulatrice. Mais le texte se fait plus précis : « Facete etiam mulieres consimilia indumenta habentes nullius amorem habere dignabantur nisi tertio in milicia probatus esset. Efficiebantur ergo caste et meliores et milites pro amore illarum probiores »²⁵. Wace traduit très fidèlement ces deux phrases de Geoffroy :

« Ja nul chevalier n'i eüst
De quel parage que il fust
Ja peüst avoir druerie
Ne curteise dame a amie
Se il n'eüst treis feiz esté
De chevalerie pruvé.

22 — P. Zumthor, *op.cit.*, p. 470.

23 — M.L. Chênerie, *Le chevalier errant dans les romans arthuriens des XII^e et XIII^e siècles*, Genève, Droz, 1986, p. 60.

24 — *Historia Regum Britanniae*, chapitre 157.

25 — *Historia Regum Britanniae*, *ibidem*.

Li chevalier mielz en valeient
 E en estur mielz faiseient
 E les dames meillur esteient
 E plus chastement en viveient. »²⁶

Voici clairement énoncée, dans l'*Historia* comme dans le *Brut*, l'alliance courtoise entre amour et chevalerie. Wace toutefois ne s'arrête pas là, il va ajouter de nouveaux développements et exploiter cette idée qui devient sous sa plume un rite courtois.

Pour cela, il utilise — entre autres — la figure de Gauvain. Simple silhouette dans l'*Historia*, Gauvain est dans le *Brut* un chevalier modèle de la Table Ronde, cette fameuse institution dont Wace est le premier à mentionner l'existence. Gauvain représente l'idéal courtois de mesure « Pruz fu e de mult grant mesure »²⁷ et notre auteur en fait l'incarnation de l'idéal chevaleresque. Il est alors logique que le personnage proclame et défende la nouvelle conception courtoise de l'amour, dans un discours absent du texte latin. Après l'arrivée d'ambassadeurs romains à la cour, Arthur réunit ses barons pour savoir s'il doit entreprendre la guerre. Cadurc prend la parole et condamne l'oisiveté qui diminue la prouesse. Face à lui, Gauvain répond en affirmant le lien entre idéal chevaleresque et idéal amoureux :

« E bones sunt les drueries.
 Pur amistié e pur amies
 Funt chevaliers chevaleries »²⁸.

La définition est claire ; l'ajout de ce discours témoigne bien de l'état d'esprit du traducteur, marqué par le nouveau code courtois.

L'apparition de l'amour courtois véhicule également une nouvelle image de la femme, sensible dans les portraits d'Ygerne et de Guenièvre. L'écart entre l'*Historia* et le *Brut* est à cet égard significatif. Geoffroy évoque simplement la beauté des deux femmes : « Ingerna (...) cuius pulchritudo omnes mulieres Britannie superabat » ; « Guenhuuara ... que in thalamo Caduris

26 — *Roman de Brut*, v. 10511 sq.

27 — *Roman de Brut*, v. 9859.

28 — *Roman de Brut*, v. 10770-10772. Notons que l'émulation des chevaliers pour mériter l'amour des dames se manifeste surtout dans les exercices chevaleresques comme le tournoi et ne s'étend pas à la guerre.

ducis educata tocius insule mulieres pulchritudine superabat »²⁹. Wace trace quant à lui le portrait de la dame, alliant beauté, courtoisie et sagesse ; il écrit à propos d'Ygerne :

« Nen ot plus bele en tut le regne
Curteise esteit e bele e sage
E mult esteit de grant parage »³⁰.

Le portrait de Guenièvre reprend les mêmes qualificatifs :

« Genuevre prist, sin fist reïne,
Une cuinte e noble meschine ;
Bele esteit e curteise e gente (...)
Mult fu de grant afaitement
E de noble cuntienement,
Mult fu large e buene parliere. »³¹.

La beauté courtoise ne prend sa valeur qu'accompagnée d'autres qualités. Ygerne et Guenièvre deviennent donc dans le *Roman de Brut* les deux modèles de la dame et Wace leur réserve exclusivement l'adjectif « curteise ».

L'amour qu'elles font naître s'apparente alors à la *fin'amor* au sens de sacralisation voire de religion de l'amour³². Etudions à ce propos la scène qui décrit le « coup de foudre » entre Ygerne et Uther. Le texte latin traduit très directement la brûlure du désir amoureux : « Cumque inter alias inspexisset eam rex, subito incaluit amore illius (...) Uror amore Ingerne... »³³. Wace retravaille la scène qu'il développe autour de trois éléments : le jeu

29 — *Historia Regum Britanniae*, chapitres 137 et 152.

30 — *Roman de Brut*, v. 8574 sq.

31 — *Roman de Brut*, v. 9647 sq.

32 — Rappelons ici la distinction entre amour courtois et fine amor, telle que la précise Jean Dufournet dans la Préface à son *Anthologie de la poésie lyrique des XII^e et XIII^e siècles* (Poésie-Gallimard, 1989, p. 21) : il est possible, souligne-t-il, d'opposer « l'amour courtois au sens large, caractérisé par un « un besoin de délicatesse, un souci de raffinement dans l'art d'aimer, un tendre et respectueux émoi à la seule pensée de la femme aimée promue poétiquement et moralement au rang de dame, enfin l'idée que l'amour, en lui-même, est source de valeur, sinon de vertu à la fine amor, au sens plus étroit de sacralisation, voire de religion de l'amour (...). La courtoisie n'interdit pas la passion de la fine amor, l'exaltation du cœur et de l'esprit ».

33 — *Historia Regum Britanniae*, chapitre 137.

des regards, « Mult l'ad al mangier esguardée (...) en travers la regardot / En regardant, li surrieit »³⁴, la fascination du roi :

S'entente i ad tute turnee.
Se il mangout, se il beveit,
Se il parleit, se il taiseit,
Tutes eures de li pensot...³⁵,

enfin la distance de la dame, « Ygerne issi se conteneit / Qu'el n'otriout ne desdiseit »³⁶. Avec l'esbahissement du roi et la savante retenue de la dame, nous pouvons lire dans ces vers la première scène d'amour courtois de la littérature arthurienne³⁷.

Finalement, de *facetia* à « curteisie », de *mulier* à « dame », les équivalences de traduction prennent avec Wace un sens particulier. Elles sont pour lui l'occasion d'un enrichissement du texte-source, selon le goût et l'idéologie du public. Qu'il développe les ébauches esquissées par Geoffroy de Monmouth ou qu'il intègre à son récit de nouveaux éléments, notre poète-traducteur donne à son roman une coloration et une orientation courtoises promises à un riche avenir littéraire.

34 — *Roman de Brut*, v. 8583 sq.

35 — *Roman de Brut*, v. 8584-8587. Ces vers inaugurent un motif célèbre, celui de l'esbahissement dont l'exemple le plus connu se rapporte à Lancelot dans *Le Chevalier de la charrette*, ed. Mario Roques, v. 723 sq : « a cele seule panse tant/qu'il n'ot, ne voit, ne rien n'antant ». Wace précise le motif un peu plus loin :

« L'amur d'Ygerne m'ad suspris,
Tut m'ad vencu, tut m'ad conquis,
Ne puis aler, ne puis venir
Ne puis veillier, ne puis dormir,
Ne puis lever, ne puis culchier,
Ne puis beivre, ne puis mangier
Que d'Ygerne ne me suvienge. » (v. 8659 sq.).

36 — *Roman de Brut*, v. 8595-8596.

37 — Ce n'est pas l'avis de H.E. Keller qui, dans un récent article, propose une lecture différente. Pour lui, Wace met en cause la fin'amor, il évalue la nouvelle idéologie de l'amour courtois pour la réfuter. H.E. Keller montre en outre que la vision de l'amour dans le *Roman de Brut* est marquée par l'érotisme et la sexualité. Cf. « De l'amour dans le *Roman de Brut* », in *Continuations : Essays on medieval French Literature and Language in Honor of John L. Grigsby*, eds Norris J. Lacy and Gloria Torrini-Roblin, Birmingham, 1989, pp. 63-81.

Le traducteur, ce « peseur perpétuel d'acceptions » comme le définissait Hugo, est donc au Moyen Age avant tout créateur — un créateur dont la liberté, par rapport au texte qu'il traduit, est presque sans limites.

Laurence MATHEY-MAILLE
Université d'Arras.